

en hommage à
Christiane Singer

Textes parus dans Sources n°4
(mai-juin 2007 - n° épuisé)
(www.terre-du-ciel.org)



« Quand il n'y a plus rien, il n'y a que l'Amour »



Présente depuis le début aux Forums Terre du Ciel, Christiane Singer, écrivain, n'a pu participer à celui de la Toussaint 2006 : « L'Amour, cœur de la vie ». C'est par téléphone qu'elle nous a parlé quelques instants.

C'est du fond de mon lit que je vous parle – et si je ne suis pas en mesure de m'adresser à une grande assistance, c'est à chacun de vous – à chacun de vous que je parle au creux de l'oreille.

Quelle émotion ! Quelle idée extraordinaire a eue Alain d'utiliser un moyen aussi simple, un téléphone, pour me permettre d'être parmi vous. Merci à lui. Merci à vous, Alain et Evelynne, pour cette longue et profonde amitié – et pour toutes ces années de persévérance. Des grandes initiatives, comme c'est facile d'en avoir ! Mais être capable de les faire durer – durer – ah, ça c'est une autre aventure !

Maintenant ces quelques mots que je vous adresse.

J'ai toujours partagé tout ce que je vivais ; toute mon œuvre, toute mon écriture était un partage de mon expérience de vie. Faire de la vie un haut lieu d'expérimentation. Si le secret existe, le privé lui n'a jamais existé ; c'est une invention contemporaine pour échapper à la responsabilité, à la conscience que chaque geste nous engage. Alors ce dont je veux vous parler c'est tout simplement de ce que je viens de vivre.

Ma dernière aventure. Deux mois d'une vertigineuse et assez déchirante des-

cente et traversée. Avec surtout le mystère de la souffrance. J'ai encore beaucoup de peine à en parler de sang froid. Je veux seulement l'évoquer. Parce que c'est cette souffrance qui m'a abrasée, qui m'a rabotée jusqu'à la transparence. Calcinée jusqu'à la dernière cellule. Et c'est peut-être grâce à cela que j'ai été jetée pour finir dans l'inconcevable. Il y a eu une nuit surtout où j'ai dérivé dans un espace inconnu. Ce qui est bouleversant c'est que quand tout est détruit, quand il n'y a plus rien, mais vraiment plus rien, il n'y a pas la mort et le vide comme on le croirait, pas du tout.

Je vous le jure. Quand il n'y a plus rien, il n'y a que l'Amour. Il n'y a plus que l'Amour. Tous les barrages craquent. C'est la noyade, c'est l'immersion. L'amour n'est pas un sentiment. C'est la substance même de la création.

Et c'est pour en témoigner finalement que j'en sors parce qu'il faut sortir pour en parler. Comme le nageur qui émerge de l'océan et ruisselle encore de cette eau ! C'est un peu dans cet état d'amphibie que je m'adresse à vous. On ne peut pas à la fois demeurer dans cet état, dans cette unité où toute séparation est abolie et retourner pour en témoigner parmi ses frères humains. Il faut choisir. Et je crois que, tout de même, ma vocation profonde, tant que je le peux encore – et l'invitation que m'a fait Alain l'a réveillée au plus profond de moi-même –, ma vocation profonde est de retourner parmi mes frères humains.

Je croyais jusqu'alors que l'amour était reliance, qu'il nous reliait les uns aux autres. Mais cela va beaucoup plus loin ! Nous n'avons pas même à être reliés : nous sommes à l'intérieur les uns des autres. C'est cela le mystère. C'est cela le plus grand vertige.

Au fond je viens seulement vous apporter cette bonne nouvelle : de l'autre côté du pire t'attend l'Amour. Il n'y a en vérité rien à craindre. Oui c'est la bonne nouvelle que je vous apporte.

Et puis il y a autre chose encore. Avec cette capacité d'aimer – qui s'est agrandie vertigineusement – a grandi la capacité d'accueillir l'amour. Et cet amour que j'ai accueilli, que j'ai recueilli de tous mes proches, de mes amis, de tous les êtres que, depuis une vingtaine d'années, j'accompagne et qui m'accompagnent – parce qu'ils m'ont certainement plus fait grandir que je ne les ai fait grandir. Et subitement toute cette foule amoureuse, toute cette foule d'êtres qui vous portent ! Il faut partir en agonie, il faut être abattu comme un arbre pour libérer autour de soi une puissance d'amour pareille. Une vague. Une vague immense. Tous ont osé aimer. Sont entrés dans cette audace d'amour. En somme il a fallu que la foudre me frappe pour que tous autour de moi enfin se mettent debout et osent aimer. Debout dans leur courage et dans leur beauté. Oser aimer du seul amour qui mérite ce nom et du seul amour dont la mesure soit acceptable : l'amour exagéré. L'amour démesuré. L'amour immodéré.

Alors, amis, entendez ces mots que je vous dis là comme un grand appel à être vivants, à être dans la joie et à aimer immodérément.

Tout est mystère. Ma voix va maintenant lentement se taire à votre oreille ; vous me rencontrerez peut-être ces jours errant dans les couloirs car j'ai de la peine à me séparer de vous.

La main sur le cœur, je m'incline devant chacun de vous. ♦

J'ai tant **Aimé**

Ce monde
Où habite
Ta gloire



« Rien ne peut entraver l'irrésistible montée de l'Aube »

Christiane Singer

Témoignage de Marguerite Kardos

Romancière et essayiste, Christiane Singer s'est éteinte à l'aube du 4 avril 2007.

Elle avait soutenu et accompagné l'aventure de Terre du Ciel depuis l'origine. Nombreux sont ceux qui conservent un souvenir marquant de ses interventions lors des Forums, de sa présence vibrante et enthousiaste portée par une foi en Dieu étrangère à tout dogmatisme. Interpellant les consciences, toujours avec générosité, témoignant de son espérance et de sa gratitude envers la vie, célébrant la grandeur et les potentialités de l'humain en chaque individu, elle a ardemment travaillé pour tout ce qui facilite l'accès à l'être.

Christiane est entrée dans la Vie pleine, elle est entrée dans la Lumière ! Le contraire de la naissance serait la mort, mais la Vie n'a pas de contraire. Elle est UNE et indivisible totalité, plénitude.

Depuis dix-sept ans, grâce aux Forums *Terre du Ciel*, nous avons le bonheur de nous retrouver, à chaque fois avec fraîcheur, vivacité et intensité. Comme il était facile de prendre la parole en se glissant dans le sillon ouvert par Christiane ! Nées le même jour et reliées toutes deux intimement à la Hongrie, nous avons une tendre complicité secrète. Je l'ai taquinée sur son pathos, elle caricaturait mon accent, on s'étouffait de fous rires...

Christiane ? Un torrent d'amour, une féroce exigence, une généreuse espérance ! Elle faisait jaillir la Vive Flamme dans les cœurs et savait rendre la salle muette de recueillement sacré. Avec audace et tendresse, poésie et humour, elle a dansé sa vie, énamourée de l'Esprit. Et comme un botaniste s'émerveille de la biodiversité, elle a su savourer et distribuer autour d'elle les ferments de transformation, cueillis dans les différentes traditions, pour mettre au présent la Présence.

En automne, nous avons encore fermement espéré sa guérison. Nous lui avons suggéré des méthodes de soins alternatives. Mais le mot guérison résonnait déjà pour elle dans un sens plus spirituel que médical. Elle a accepté l'épreuve, « le cœur ouvert et sans jugement ».



Janvier 2007, à l'hôpital.

« Toute existence est singulière. Celle que je vis est une vraie vie pleine à ras bord d'amour et d'amitié, de rencontre et de ferveur, d'engagement pour le vivant et de folie. Les épreuves y ont leur place comme tout le reste, et je reçois sans marchander celle qui maintenant vient à ma rencontre. Votre amitié m'est précieuse. Gardons vivant ce que nous avons frôlé ensemble de plus haut », annonçait sa lettre circulaire début septembre. Elle avait juste besoin de temps, pour amoureuxment intégrer cette épreuve, pour en faire une irrésistible montée de l'Aube. « Pas de maladie, c'est une traversée », précisait-elle.

Elle a reconnu dans chaque événement un rendez-vous d'amour, et elle a ouvert les bras à l'inconnu. Accueillant l'épreuve comme on reçoit un Hôte de marque : avec attention et écoute, respect et étonnement, humilité et bienveillance, délicatesse et confiance. Ses yeux brillaient bien souvent d'émerveillement. Cette traversée exigeait sa pleine participation à sa tâche : honorer la Vie. Elle ne pouvait pas être complice de sentiments d'attachement humain. Sa lettre de janvier en témoigne :

« Sachez que la manière dont je vis cette aventure est difficile à faire percevoir. Je suis habitée d'une liberté infinie. Quelle joie j'aurai de vivre et de continuer de bercer le monde avec vous. Mais je ne vois pas l'ombre d'un échec, si une autre issue s'ouvre à moi. Tout est Vie... Je vous demande avec une tendresse immense d'ôter de mon cœur toute pression par un souhait trop

fort de me voir parmi vous. Je me meus dans un espace où les catégories n'existent plus. Que cette paix et cette grâce qui m'entourent vous parviennent. »

Grâce à Joëlle, à Jacqueline, à Nicole et grâce au téléphone, nous étions en « ligne directe ».

A aucun moment je ne la sentais atteinte de maladie. Pleinement présente, vivante, elle restait debout jusqu'au bout, surprise par un surcroît d'Amour qui a calciné tout « superflu » en elle. Sa voix vive, ses éclats de rire ponctuaient nos échanges sur les expériences mystiques. On s'est enflammé sur la communion, sur la réelle Présence dans l'hostie, sur le corps de gloire, sur le tissage de la Matière-Lumière. La souffrance nous dépouille de nos vieilles peaux pour laisser émerger la foi nue. L'Aube survient, victorieuse, comme surgissant des ténèbres. Une force secrète, une vigueur s'empare de l'âme, saisie par la quiétude en Dieu et permet la traversée au point de jonction entre le créé et l'incréd.

Sa chambre d'hôpital devenait un sanctuaire, me disait Joëlle. Il y régnait une extraordinaire intensité, par la présence invisible de ses amis et proches qui la portaient dans leur cœur. Et par un infini sens du partage, Christiane a pris soin de nous transmettre son ultime témoignage : *Derniers fragments d'un long voyage*, son hymne à la Vie.

Malgré ses souffrances, ses opérations, les chimios, les radiothérapies, les métastases galopantes, Christiane

devenait de plus en plus transparente, incandescente, diaphane et comme insouciant. Libre du contexte médical – « aucun médecin ne croit à ma guérison, c'est trop tard » –, elle parlait de son corps avec pudeur et discrétion. Elle n'était que gratitude, tendresse et abandon, « *petite chose dans la main de Dieu* ». Non pas victime d'une maladie incurable, « en échec médical », mais victorieuse des ténèbres... par la Grâce... par la visitation de l'Amour... le brasier d'Amour. Epurée, réunie, unifiée avec toutes ses polarités et dimensions individuelles et cosmiques.

La mort ne trouvait plus rien à prendre sur elle.

Car, quand il n'y a plus rien, il n'y a que l'Amour...
Seul l'Amour nous rend Vivant.

Elle est entrée vivante dans le Royaume. Par le point d'Union qui inclut la mort dans la Vie. Elle a actualisé, elle a chauffé ce Point-Foyer par son passage, elle en a fait un lieu de Noce, de rencontre amoureuse. Elle a fait de sa traversée une ultime œuvre de Vie.

Le secret de la guérison n'est-il pas dans cette délicate alchimie de transformation, de transfiguration du « poids du monde » en Lumière ? L'énergie qui en est libérée se répand sur nous et sur l'univers, comme une onction royale, une bénédiction.

Oui, il y a des morts qui nous ressuscitent...

Merci, chère Christiane, sois bénie pour ce don d'amour. Merci d'être devenue toi-même un Point-Foyer, un point de consécration, un pont, un point d'union entre l'abîme et la cime.

Pâques a pris une dimension extraordinaire par ton passage – avec ton corps « en attente » qui veillait avec nous pendant la Semaine Sainte. Au Forum de l'*Europe des Consciencés* à Aix-les-Bains, lors de la liturgie pascale avec le père Boulad, nous t'évoquions avec gratitude, tendresse et joie. Et tu étais là ! Merci.

Nos prières ardentes continuent à entourer, à accompagner invisiblement Giorgio, Dorian et Raphaël, ainsi que toute la famille de Christiane et ses amis, avec une infinie tendresse et avec confiance.

Demain, à Jérusalem...

correspondance de Jean-Yves Leloup

14 Janvier 2007

Christiane,

Nous nous l'étions promis : nous devons aller ensemble à Jérusalem...

Je reçois de tes nouvelles au moment même où je me prépare à y aller, et où j'écris sur Yeshoua qui « monte » à Jérusalem pour y souffrir sa « passion », y mourir et y ressusciter...

Tu tiens toujours tes promesses... et je sais que tu m'y précèdes... Jérusalem terrestre, Jérusalem céleste, peu importe, tu n'as jamais séparé les deux, la vie au plus haut, la vie au plus bas, la vie de l'Esprit, la vie charnelle, la Vie toujours...

Et aujourd'hui la Vie qui souffre, qui te fait mal, la Vie « au plus mal » qui est aussi au plus proche de la Vie même, la Vie nue... dépouillée de tout, de ton corps, de tes pensées... surtout de ta souffrance...

Voilà que toi aussi « tu montes » à Jérusalem, ce qui devait arriver nous arrive. Ce n'est pas la passion que nous attendions ni celle que nous évitions, c'est une « toute autre » passion...

La Siègne – la seule, celle de la Vie qui se donne, qui va jusqu'au bout pour que « tout soit accompli ».

Tu me demandes, comment Lui, le grand Vivant, Il a souffert ?

Je ne sais pas !...

Je ne crois pas qu'il ait souffert comme un « sage » qui serait « au-dessus » de sa souffrance ; qui la regarderait « de haut », comme le « Soi » regarde le « moi », comme l'Esprit regarde le corps...

Je crois qu'il la recevait « de plein fouet », qu'il se tenait en son milieu, qu'il était dedans, au cœur... il était la Vie qui souffre et qui meurt vraiment, qui ne fait pas semblant... il ne s'est pas désincarné, décorporé, dissocié de cette humanité, de ses limites, de sa finitude qu'il est venu « éprouver » en plénitude.

Je pense souvent à cet enfant d'Auschwitz qu'on conduisait au crématoire et au vieil homme qui criait : « Mais où donc est Dieu ?... »

et à son ami qui lui répond : « Il est là »,

et il montre l'enfant...

Dieu est là – où pourrait-il être ailleurs ?

C'est la réponse de Yeshoua au mystère du mal et de la souffrance : Moi aussi je souffre, j'angoisse, je sue du sang...

Yeshoua souffre comme un enfant, comme un animal, comme un innocent...

Et comme un innocent Il prend en plein corps les violences et les veuleries du monde qui l'entoure...

Il a été écrit, qu'Il souffre et qu'Il meurt « pour nous »... et c'est vrai, « pour nous montrer le chemin » : comment rester Sujet, comment rester Je Suis, au cœur de la souffrance ?

« Ma vie, on ne me la prend pas, c'est moi qui la donne », c'est peut-être là son secret...

Parole de Seigneur, et non parole de victime.

C'est la parole de quelqu'un qui ne se fait pas l'objet de sa souffrance mais qui demeure Sujet jusqu'au bout, parole de Seigneur, qui va jusqu'à pardonner à ses bourreaux : « Ils ne savent pas ce qu'ils font ».

Il est encore écrit : Il a souffert, Il est mort « pour nous sauver », « pour nous guérir »...

Pour nous sauver ou nous guérir de quoi ?

De la souffrance et de la mort justement, c'est-à-dire de notre identification à la souffrance et à la mort...

Comment ?

« Ma vie je ne la préserve pas, je ne la garde pas, je la donne. » Sa souffrance et sa mort, Il ne la garde pas pour lui, Il la donne, Il l'offre...

Elle devient alors de l'Amour, de la Vie qui se donne jusqu'au bout, jusqu'au fond, et au fond il y a le sans fond...

C'est là sans doute que l'innocent qui souffre découvre qu'il ne peut pas mourir, on ne peut lui prendre que ce qu'il n'a pas donné... mais Il a tout donné – son corps est vide... il ne reste rien de lui, le tombeau est vide...

« Pourquoi cherchez-vous parmi les morts Celui qui est Vivant ? »

La voilà, la Passion, celle que nous n'avons pas cherchée. Dire : « Ce n'est plus moi qui souffre, c'est lui, le Vivant qui souffre en moi », cela n'enlève rien à notre souffrance, cela la remet à sa place, dans le courant de la Vie qui se donne... ce que certains appellent l'Agapè ou l'Amour, le seul Dieu que ne soit pas une idole, Celui qu'on ne possède qu'en le donnant... la Vie éternelle qui est notre vie mortelle quand elle s'est totalement donnée...

Que te dire encore, Christiane ? Que je suis auprès de toi,

comme je l'étais au jour où nous célébrions dans la chapelle de Rastenberg la montée ou l'élévation, l'Ascension de ton père vers la Clarté silencieuse...

Je suis auprès de toi, pour te dire de nouveau « Shalom ». La souffrance, le deuil, sont encore là pour un peu de temps, la Paix aussi, et c'est pour toujours.

Christiane, je suis avec toi, mais surtout « Je Suis » est avec toi...

« Si ton cœur te condamne, Il est plus grand que ton cœur » « Je Suis » est avec toi

Jusqu'à la fin et au-delà de la fin.

Jusqu'à l'épuisement de tout ce qui te sépare de Lui...

Jusqu'à Sa Présence dont rien ni personne ne pourra jamais te séparer.

À Dieu, Christiane.

Demain, à Jérusalem...

Jean-Yves

en réponse

« Jean-Yves, frère de toujours ! Je garde ton message pressé contre mon cœur. »

Quelle aventure ! Quelle aventure d'âme et de vie.

Tout m'y est neuf, je n'ai pas de repères, pas d'orientation. Et pourtant, à force d'être perdue, je me sens aimée, profondément accueillie.

Je n'oublie pas le jour où en ouvrant les yeux dans les catacombes de Marseille où je méditais, je découvris face à face ton visage... »

Christiane



Elle n'a jamais cessé d'être là

Témoignage d'Evelyne Chevillat

C'est sous un soleil d'automne que nous retrouvons Christiane dans un café du Vieux Port, à Marseille en 1993.

Elle avait participé au printemps à notre deuxième Forum, en Ardèche, qui avait réuni une centaine de personnes. Tout s'était passé dans une telle allégresse que l'idée avait surgi d'en organiser un autre sur une plus grande échelle. Christiane nous avait alors proposé de nous parler de ses expériences des « grands » forums auxquels elle avait participé en Allemagne et Autriche. D'où cette rencontre de préparation.

Rires et idées fusent sur la terrasse. Les mots de Christiane nous poussent et soulèvent notre propre audace. Attentionnée, elle est comme un semeur qui lance ses graines dans nos sillons. Tous les Forums qui, depuis de nombreuses années ont fructifié et enchanté tant de monde, sont déjà là en puissance dans chacun de ses mots. Quand nous quittons la terrasse, elle me prend par la taille et nous marchons ainsi ensemble. Je me cale sur son pas ample et je me sens glisser dans son espace de totale confiance et de liberté, pas seulement moi, mais aussi l'aventure naissante de Terre du Ciel. Quelqu'un vient de souffler sur nos voiles et restera fidèle à nos côtés.



... Le monde doit de tenir debout à cette conspiration de l'amour, à cette clandestinité de la tendresse et de la louange.



Lève-toi ! Marche ! Debout ! Toutes ces injonctions dont vibre notre Évangile ! « Mais je suis déjà debout ! – Non, mets-toi encore debout dans ce que tu crois être debout ! Ouvre les yeux ! – Mais j'ai déjà les yeux ouverts ! – Mais ouvre les yeux dans les yeux que tu crois avoir ouverts... » Un moment la peur est abrogée, la peur que nous ressentons tous à nous élaner, à nous perdre dans l'amour, à nous anéantir dans une autre. Et pourtant c'est cette expérience qui nous précipite au cœur de notre être. En me diluant, en me perdant, je me rencontre pour la première fois. Là où je suis le plus loin de ce que je croyais être moi, je suis enfin qui je suis.



Noël 2006 - La nouvelle circule que Christiane est au plus mal. Bien que connaissant depuis septembre la gravité de son état, je suis atterrée. Je ne peux expliquer l'état d'hébétéude qui me gagne. Je me sens sans vie. En cette fête de la Naissance, il n'y a que mort dans mon regard. Je fais parvenir un message à Christiane, dont je me permets de relayer la réponse car elle dépasse ma propre personne. « Evelyne... Il y a bien longtemps pour moi que tu es à l'intérieur de moi-même, que tu m'habites. Longtemps que les catégories dehors / dedans ont cessé. Où tu es, je suis, où je suis, tu es depuis toujours et tu seras. Voilà le texte que tu m'avais demandé un jour d'écrire sur l'amitié et que je n'avais jamais écrit, n'est-ce pas ? Oh comme je vous aime, tous amis en nous et Alain, mon frère ! »

Effectivement, quelques années auparavant, alors que je reconduisais Christiane en voiture à l'aéroport, nous avions échangé sur ce qu'était l'Amitié. Ses propos étaient si intensément beaux que je ne pouvais les écouter en conduisant. Nous nous étions alors arrêtées sur le bas côté de la route et avions continué ainsi.

En lisant les quelques mots de sa réponse, c'est comme si de nouveau j'avais dans le pas ample de Christiane et que j'entraais dans sa vision «élevée». Je me sens hissée hors d'une ornière.

Rastenbergl, 13 avril - Une trentaine de francophones arrivés la veille de la cérémonie des obsèques se réunissent autour du cercueil de bois clair de Christiane. Stan Rougier, Marie de Hennezel, Bertrand Vergely, Marie Millis et Leonard Appelt, Sarah Sérievic, Marie-Thérèse Bal-Craquin, et tous les « ami(e)s » forment un cercle et partagent ce que leur a inspiré Christiane. Les souvenirs reviennent avec émotion, les voix tremblent un peu, puis quelques chants nous enhardissent. Quelqu'un partage un souvenir lors d'un stage de Christiane à Chardenoux, au temps des colchiques. Aussitôt, le chant de notre enfance, *Colchiques dans les prés*, est fredonné. Plus tard, Stan Rougier dira : « C'est bien la seule veillée funèbre où j'ai entendu ce chant ! »

« Je me souviens d'un jour où nous étions à l'église de Rastenberg, et Christiane nous avait demandé de chanter un *Shalom* pour son père. Elle aimait beaucoup chanter *Shalom*. » Suit un dynamique *Shalom* lancé par Sarah. Joëlle chante le *Gayatri Mantra* ; Christiane lui demandait de le chanter près d'elle dans sa chambre d'hôpital. Le temps passe et il nous est difficile de quitter ce cercle, comme retenu dans l'amour qui nous lie à Christiane. Nicole tente bien quelque : « *Bon, c'est complet je crois* », mais dès qu'elle termine sa phrase, une nouvelle parole s'élève, un nouveau chant. C'est Christiane-amour qui est là, celle que je croisais dans les allées des Forums, ser-

Homélie de Stan Rougier

Christiane,
Tu m'as inspiré, tu m'as conduit vers le meilleur de moi-même. Beaucoup ici peuvent te dire cela, je ne suis que leur porte-parole.
Tu m'as réappris ce que Jésus m'avait enseigné naguère : qu'un verre d'eau éclaire le monde, qu'un regard mauvais enfante des haines et des guerres.
Tu m'as réappris que Dieu ne comparait pas là où grincent les jérémiades.
Tu m'as réappris qu'il ne fallait jamais médire de quiconque. Dans un crapaud, toi tu voyais un prince.
Tu m'as réappris la gratitude à l'égard de ce monde et la célébration de la Gloire de Dieu.

Christiane, mon amie,
Tu as réveillé en moi le message de ces femmes qui – d'Antigone à Thérèse de Lisieux – ont su nous dire que la seule chose qui vaille le jeu et la chandelle c'est d'avoir aimé.
Tu as réveillé en moi l'ivresse de la contemplation.
Tu m'as redit qu'il ne fallait pas oublier la belle couleur orange des pattes des mouettes.
Tu m'as réappris la beauté de la parole humaine lorsqu'elle jaillit comme la lave écarlate d'un volcan.

Christiane, si chère à nos cœurs,
Tu nous as appris la grandeur sacrée de l'amour nuptial.
Tu savais transmettre l'éblouissement du Cantique des cantiques.

Tu nous as appris que l'on pouvait vivre grandeur nature, plus attentifs à la gloire de Dieu qu'aux représentations qui nous enferment.

Tu as su dénoncer l'anesthésie qui nous saisit devant la froideur des nouvelles télévisées, ce petit écran de verre qui nous sépare du blessé sur la route de Jéricho.



Christiane et Stan Rougier en mai 2004

Tu nous as enseigné l'âme de la sagesse qui déborde d'espérance au cœur même du désespoir.

Tu nous as fait puiser dans les trésors de toutes les traditions : aux hindous tu dévoilais les merveilles de l'héritage biblique ; aux juifs et aux chrétiens tu révélais les héritages somptueux de l'Inde et du soufisme.

Tu nous as appris que Dieu est aussi discret que le renard mais que le ciel s'ouvre lorsqu'on sourit à un enfant.
Tu nous as appris à accueillir le Mystère divin, caché et dévoilé autant dans le quotidien que dans le sublime.
Ton regard était une passerelle entre le sensible et l'invincible.

Comme un coquillage remonte des fonds marins la nacre qu'il a capturé dans les rayons de lune, ton style a su faire remonter toutes les émotions de la plus pure Tendresse. Comme tu savais trouver les mots pour dire l'indicible !

Tu es partie au deuxième jour de Pessah. De la tristesse du Vendredi saint, il ne reste plus rien.
Le matin de Pâques a vu surgir la radicale folie de l'Amour.

Un soir, tu t'en souviens ? nous dînions au restaurant après une conférence à deux voix, tu m'avais demandé : « Quelle parole de la Bible tu évoquerais pour me définir ? » Je n'ai pas cherché. J'ai ouvert et posé mon index au hasard d'un verset.



Dans l'abbaye de Zwettl

*Pose-moi comme un sceau sur ton cœur car l'amour est fort comme la mort.
Beaucoup d'eau n'éteindra pas l'amour, aucun fleuve ne l'emportera.*

(Cantique des cantiques, 8,6)

rant dans ses bras un cœur douloureux, souriant tendrement à une confiance, riant à l'amitié.

« Chacun de nous a sa relation à Christiane, dit une personne, et on pourrait relier ces expériences en un mot : grâce, car c'est bien la grâce que Christiane a apportée dans nos vies ». Le chant *Amazing Grace* vient naturellement clore la soirée.

Puis, au matin du 14 avril, ce fut Christiane-espigle. Le véhicule funéraire qui devait emporter le cercueil jusqu'à l'abbaye de Zwettl a semblé-t-il un problème technique et refuse de partir. On doit le pousser pour qu'il quitte Rastenberg.

La cérémonie des obsèques nous dévoile Christiane-comtesse (*Gräfin Thurn-Valsassina*). L'imposante abbaye du monastère bénédictin de Zwettl est pleine. Christiane parachève ici son rôle social. La gratitude et l'émotion fleurissent de toutes parts dans les partages de sa famille, de Cécily Corti, sa cousine, de Richard Ducousset (directeur des éditions Albin Michel), à qui Christiane a envoyé son dernier livre-voyage avec ces mots : « ... comme promis, et dans la joie... Je crois que ce livre a vraiment sa lumière propre ! Quelle grâce j'ai reçue de lui livrer passage ! Prends-en soin, je t'en prie. Mon rêve serait qu'il paraisse le plus vite possible. Ce serait une manière très forte d'entrer désormais dans un espace NEUF – peu importe où – mais NEUF. »

Stan Rougier commence son homélie avec cette boutade : « Ah ! Christiane, tu me fais un dernier clin d'œil en me faisant célébrer de façon si solennelle... »

A la fin de la cérémonie, Giorgio nous surprend par « des mots imprévus » dont voici le début :

Il est 9 h 30

4 heures après sa mort physique.

Christiane gît sans son lit d'hôpital. Je suis seul avec elle. Je prends un papier parce que je sens qu'elle veut me dire quelque chose.

Sans même vraiment lui poser la question : « Pourquoi es-tu morte ? », je reçois ces mots d'elle :

Elle : Ma tâche était terminée.

Moi : Pourquoi tu t'es donnée cette maladie ?

Elle : Pour essayer l'ultime épreuve, à savoir de mourir en vivante.

Moi : A quoi bon ?

Elle : Pour traverser la nuit en conscience.

Elle : Je voulais savoir ce que ça va donner.

Elle : Je te le dis, ça donne la libération complète ; de plus c'est une transformation du corps.

Au cimetière, les regards se fixent sur le cercueil qui disparaît sous nos yeux. Oh ! retenir encore un peu plus cet instant. Le physicien Hans Peter Dürr s'approche de la tombe. Profondément ému, il parle à Christiane. Je

n'entends que les derniers mots qui résonnent dans sa voix tremblante : « *Vielen Dank, Christiane. Vielen Dank, Christiane. Vielen Dank, Christiane* ». L'hommage de la science à la poétesse.

Tous les visages de Christiane s'évanouissent dans la photo prise par son mari, Giorgio, quelques instants après sa mort. Immédiatement, quand je vois ce visage, les larmes montent. Il y a comme traduit dans ce visage toute la synthèse d'une transmission spirituelle qui me touche profondément bien que je ne la comprenne pas totalement et qui est illustrée dans le bouddhisme par l'histoire d'Ananda, disciple du Bouddha. Ananda va voir Mahakashyapa, à qui le Bouddha a donné avant de mourir son bol, son étoile sa robe de moine, et lui demande : « A part ce bol et cette étoile de moine », y a-t-il quelque chose que le Bouddha vous ait véritablement transmis ? » A cela, Mahakashyapa se contente de répondre : « Ananda ». Et comme il est ainsi interpellé par son prénom, Ananda répond tout simplement : « oui ». L'histoire se termine là sans autre explication.

Le visage de Christiane est à la fois totalement concentré et détendu dans ce « oui ». Oui, me voici. Oui, me voici. Il n'est plus que ce oui. Qui a dit : « Christiane » ? Qu'importe. Je laisse ce mystère au mystère. Ce « oui » laissé sur ce visage totalement abandonné et serein est intransmissible par la parole. Pussions-nous le sentir en nos cœurs.

En venant à Rastenberg, j'avais glissé un livre dans ma poche : *L'Appel des grues dans le ciel clair*, d'Antoine Marcel – une invitation au voyage à travers la tradition excentrique des poètes taoïstes. Pendant le voyage j'ai lu au hasard un passage et suis restée avec celui-ci pendant tous ces jours.

Le maître demanda à son disciple :

« Qu'est-ce ? »

Le disciple répondit :

« C'est le cri des oies sauvages »

Le maître dit :

« Où vont-elles ? »

L'autre répondit :

« Elles sont parties »

Aussitôt le maître saisit le nez de son élève et le tordit. Alors que celui-ci hurlait de douleur, le maître dit :

« Imbécile, elles n'ont jamais cessé d'être là. »

Elle n'a jamais cessé d'être là.

Paroles de Cécily Corti

Il y a quelques semaines, deux mois peut-être, l'un de mes fils a rendu visite à Christiane à l'hôpital. A son retour, il m'a demandé : « As-tu jamais discuté avec elle de ce à quoi elle s'attend après, de ce qu'elle croit ? A-t-elle peur ?... »

J'ai rapporté son propos à Christiane. Elle était très surprise : « Qu'est-ce que c'est que cette question ? Que veut-il savoir ? Je n'ai jamais réfléchi à cela... »

Une semaine plus tard, elle revint sur ce sujet : « Tu sais, cette question m'accompagne maintenant, elle ne me lâche plus. Que se passe-t-il après ? Quelle idée dois-je me faire de cet après ? La réalité qui sera alors, dois-je la dissimuler par une représentation ? Maintenant est maintenant, et ce maintenant est infiniment riche et varié. La mort n'existe pas, il n'y a que la vie ».

Peut-être parlait-elle ainsi parce qu'elle avait déjà vécu la mort dans la vie. Les douleurs qu'elle éprouvait étaient souvent impitoyables, au-delà de toute représentation. Pourtant, elle était infiniment reconnaissante pour ces expériences. Elle n'aurait pas voulu les manquer. La joie, la chaleur, une grande légèreté, même l'humour – et une présence absolue ont imprégné l'atmosphère de sa chambre pendant ces derniers mois. Il était impossible de ne pas être touché, contaminé par son énergie. Il y avait des moments où je croyais toucher le ciel.

Christiane, tu as témoigné à chaque instant, jusqu'à la dernière minute, de l'Esprit divin dont nous sommes tous nés – de sa liberté, de son amour, de sa lumière.

Merci à toi ! Merci de tout mon cœur.



Au cimetière de Rastenberg

